

Mais où est donc l'entrée du labyrinthe ?

Jean Cooren

La psychanalyse s'apprend dans les livres, mais c'est par l'expérience qu'elle se découvre. Elle émerge de la relation transférentielle qui se noue un peu à la fois entre un « patient » et un analyste, transfert qui s'émaille d'avatars bien singuliers ... Car l'inconscient, notre ami, s'échappe toujours de là où l'on voudrait l'épingler. Insaissable, il dépasse les bornes, rend fou et impuissant quiconque voudrait une bonne fois pour toutes l'encadrer, l'administrer, le codifier. D'où le risque permanent de constitution de chapelles théoriques où le savoir sur l'inconscient se trouverait enfin consigné.

L'inconscient se sauvegarde à mesure, il se manifeste, se dérobe, et il efface sans cesse ses propres traces. Alors comment se le représenter ? Les mythes font entendre quelque chose de l'imbroglio. Ainsi celui de Dédale, ce personnage mythique censé tracer à l'infini le Labyrinthe pour y enfermer le Minotaure. La psychanalyse donne à l'analysant et à l'analyste une possibilité inattendue, celle d'accéder directement au labyrinthe de l'inconscient, d'y tracer un fil rouge, le fil d'Ariane, qui permet de s'y retrouver. C'est ce fil qui a permis à Thésée d'explorer sans s'y perdre les carrefours du labyrinthe et, mu par son désir de vie, d'y affronter en divers lieux le Minotaure, ce lieu mythique où sont rassemblées les pulsions les plus cruelles. L'utopie s'arrête là, le Minotaure n'est jamais mis à mort, il renaît toujours. Freud a perdu un peu à la fois l'illusion que la psychanalyse pourrait un jour se montrer capable de venir à bout de la cruauté, mais il nous a mis en mesure d'effectuer à son encontre un pas de côté substantiel.

Si l'inconscient est bien labyrinthique à divers titres, pour autant l'entrée du labyrinthe ne peut être fléchée. C'est parfois à la fin de l'analyse qu'on en découvre l'originalité. Avec le fil d'Ariane. On sait avec Freud, Lacan et bien d'autres, que l'inconscient n'a pas d'origine bien définie, qu'il se constitue par les ruses de la langue. Le nouveau né humain se trouve plongé dans le langage dès avant sa naissance, la parole maternelle interprétant ensuite à mesure les traces sensorielles et mémorielles, linguistiques et non linguistiques, qui constituent l'écriture originaire de sa psyché. L'enfant va s'approprier progressivement l'usage de ce langage, devenant capable à son tour d'user, dit Alain Rey, de son extrême « perversité ».

Le labyrinthe de l'inconscient que nous décrivons n'a ni entrée ni sortie, ni début ni fin, car l'inconscient ne se laisse pas saisir dans la représentation plane à deux dimensions qu'évoque le mythe. La psychanalyse nous apprend à fréquenter le labyrinthe, à entendre sa complexité, et à dénouer les conflits qui font problème dans la vie psychique. La psychanalyse n'est pas du tout une science du « raisonnable », et pourtant la Raison parvient à en rendre compte. La psychanalyse distille certes un « savoir » *différent* de celui des Lumières mais qui lui reste compatible. Freud y tenait beaucoup (cf. la métapsychologie). La psychanalyse dispose en outre grâce au transfert d'une force *différentielle* inédite qui travaille à l'encontre de toute uniformisation rationnelle de la pensée, y compris la sienne, une force différentielle qui ouvre, par le jeu de la répétition et l'inédit de l'après coup, sur un univers jusque là inconnu de la science et de la conscience.

Du coup la psychanalyse dérange la tranquillité de ceux qui voudraient se tenir à distance du labyrinthe, faire comme s'il n'existait pas. Elle dérange les divers pouvoirs qui aimeraient en dresser la carte pour mieux dénier son existence ou son importance, que ces pouvoirs soient d'ordre familial, institutionnel, économique ou politique. La

psychanalyse constitue souvent de ce fait un contre-pouvoir subvertissant l'ordre établi et la « raison d'État ». Cet ordre, lié au Droit plus qu'à la Loi, ne manque jamais de se prévaloir d'une nécessité pour chercher à s'imposer de l'extérieur, au nom par exemple de la « raison » économique ou du risque de déviances perverses. Ainsi en est-il dans le domaine de la « santé » : les comptes nationaux reprochent souvent à la psychanalyse de n'accepter aucune évaluation en pourcentage de réussites et d'échecs, auquel cas les statistiques pourraient permettre, disent-ils, de renseigner un impétrant sur ce que la psychanalyse est capable d'apporter ou non comme chance supplémentaire de « guérison » face à d'autres méthodes de soin.

Or la psychanalyse ne saurait adhérer au registre de la preuve et de l'efficacité : certes, l'analyste « prend soin » de l'autre, mais il « soigne » autrement que le médecin, par d'autres voies et sur d'autres plans, impossibles à évaluer de façon comptable. Si la psychanalyse « soigne », elle le fait à sa manière, elle y parvient en sauvegardant les conditions intimes de la « subjectivité », à la fois celle de l'analysant et celle de l'analyste, et en les plaçant dans une temporalité différente, hors de toute exigence d'efficacité. A la différence d'autres méthodes, elle n'est pas préoccupée avant tout du « mieux-être » individuel et de la « disparition des symptômes ». L'objectif prioritaire de la psychanalyse n'est pas « le bonheur », ni la tranquillité de l'esprit, mais « le changement », au plus proche de ce que W. Bion nommait « pulsion de vérité ». Ce rapport nouveau à la vérité passe par la reconnaissance intime de l'inconscient et il ouvre un *espace créatif* imprévisible, entre discours conscient et discours inconscient. Le travail subversif de déconstruction des certitudes institutionnelles et des contraintes sociétales s'y réalise et porte un peu à la fois ses fruits. La « guérison » des « symptômes » ou le « mieux être » de l'analysant peuvent bien sûr venir de cette « révolution » intime, de ce rapport nouveau au Réel, c'est souhaitable et même fréquent, mais ceci se fera toujours « par surcroît ».

Un certain nombre de personnes qui viennent à l'analyse n'ont pas besoin de preuves pour savoir que leur chemin passe par là. Ils sentent intuitivement que c'est la voie pour changer. Pour qu'une analyse s'engage et se déroule, il devrait suffire que deux personnes, l'analysant et l'analyste, veuillent s'encorder pour y pénétrer. Si l'analyste perçoit dans le discours ce qu'on nomme une « demande » (que Lacan a distingué des notions de « besoin » et de « désir ») et s'il se sent en disposition d'entreprendre le travail, la suite devrait être simple. Elle l'est parfois. Mais aucun analyste ne saurait garantir à l'analysant que le processus analytique va pour autant s'engager, qu'il va se dérouler comme il le souhaiterait, et produire en retour les effets positifs escomptés. Il ne peut qu'en supputer la probabilité. Quand l'analyste engage une psychanalyse, il prend bien sûr une « responsabilité » singulière, qui est toujours ressentie par l'analysant comme une « promesse ». Mais du fait de l'importance de résistances inconscientes, l'entrée effective en « analyse » ne se décrète pas, elle peut ne pas se produire dès le début des rencontres mais seulement au bout de quelques mois ou années ou même vers la fin du suivi, voire dans son après-coup. Il arrive que, malgré la qualité du travail entrepris, les symptômes à l'origine de la demande résistent à toute interprétation, se maintiennent, voire s'accroissent, en attente d'une reprise ultérieure de l'analyse, ou d'une oreille capable d'entendre différemment. Le résultat final n'est pas forcément nul. Mais qui pourra décider de la validité du chemin parcouru, sur quels critères ?

Avec l'enfant, la situation est encore plus complexe : la « prise en charge » exige un assentiment préalable des parents, un minimum de coopération de leur part, et cela ne va pas de soi, d'autant que le trouble chez l'enfant est souvent l'expression transgénérationnelle du symptôme familial. La psychanalyse (souvent appelée alors psychothérapie) n'étant pas là pour rendre l'enfant sage ou conforme au désir de ses

parents, il n'est pas rare que le suivi s'arrête prématurément et de ne revoir l'enfant que lorsqu'il est devenu adulte. Il revient pour poursuivre au delà de cette butée familiale le travail engagé quelques années auparavant, mais cette fois il le fait en son nom propre, s'étant souvenu que, un jour, dans l'enfance, quelque chose de précieux avait été entendu par l'analyste.

Il n'y a donc à mon sens aucune règle fiable pour baliser l'entrée dans une psychanalyse et pour garantir son bon déroulement ultérieur. Il y a quantité de portes d'entrée possibles, parfois inattendues. Et il n'y a donc pas vraiment de « bonne indication » ni de « mauvaise indication » de psychanalyse. Les motivations pour l'entreprendre sont multiples. Elles reposent en général sur un acte de « foi » minimal – un a priori positif - envers la validité du processus analytique, sur ses résultats potentiels, et envers l'analyste qui en prend la responsabilité. La demande s'exprime souvent de façon équivoque. Car cette « foi » initiale peut prendre quelquefois une tonalité quasi « religieuse », reposant sur un surinvestissement du savoir théorique. Il y a dans cette démarche d'aide à la fois du « rationnel » et une once de relent magique, une part d'idéalisation de l'autre et de mise au défi, quelquefois des allures de faux-self à la manière d'un CV soigneusement préparé. De plus en plus souvent, dans l'hypermarché du soin, la demande d'analyse erre en quête d'une oreille, elle exprime un sentiment de souffrance physique ou morale, jusqu'au moment où elle se trouve accueillie, relayée en pré-transfert par un « porte-parole » qui va présenter la psychanalyse comme une éventualité, une possibilité et non pas une obligation. Mais encore faut-il que ce relais soit toléré par l'institution et par les rouages de l'État¹.

La décision de recourir à la psychanalyse une fois prise, il faut encore trouver un praticien à qui s'adresser. Or, au grand regret de l'administration ou du corps médical, aucun diplôme ne pourra jamais certifier que quelqu'un a bien les qualités requises pour mener le processus analytique. Alors à quels critères se fier ? la bonne mine ? le mobilier ? le quartier ? Le timbre de la voix ? les honoraires ? les confidences d'autres analysants ? la recherche de publications ? une liste dans l'une des Écoles de psychanalyse ? Certains « patients » vont de porte en porte, s'en tiennent au hasard ou à leur intuition. Pourquoi pas !

Beaucoup d'analysants arrivent à l'analyse après avoir effectué un détour par la « psychothérapie », ils y ont découvert le processus analytique au cours d'un suivi effectué par un psychologue, un psychiatre, un travailleur social. La psychanalyse s'est manifestée à eux avant tout par la qualité d'oreille du praticien, pas forcément un « analyste », avant de pouvoir se nommer officiellement. Mais se pose alors la question de la transition : faut-il « rester en thérapie » ou « continuer en analyse » ? rester avec la même personne ? Ou recommencer avec une autre ? Comment en décider ? Qui peut en décider ? La décision à prendre est-elle une fuite du transfert en cours, ou une véritable opportunité à saisir ? Malgré la multiplicité des sources possibles d'information, beaucoup d'« analysants » ne savent pas comment se donner les meilleures chances pour explorer plus avant le labyrinthe. Les pratiques sont tellement variables d'un analyste à l'autre (séances courtes-séances longues, durée fixe ou variable, attente ou pas, honoraires ou gratuité, accueil ou mutisme, etc.) que les gens parfois s'y perdent. Ainsi m'est-il arrivé de rencontrer des personnes disant avoir fait préalablement « une analyse » et de découvrir qu'il ne s'agissait en fait que de quelques séances éparses. Elles appelaient comme ça la rencontre avec « quelqu'un » qui les avait un jour écoutées. Je ne les ai jamais pour autant détrompées. Car la durée d'un suivi n'est jamais un critère fiable, pas plus que le

1 Le projet de loi Fasquelle (décembre 2016) voulait interdire la pratique de l'analyse auprès des enfants autistes

nombre de séances par semaine ou par mois, pas plus que le montant des honoraires, ni même l'éventuelle gratuité. L'important est le travail effectué, dont il est difficile de mesurer la nature et la portée. Il ne suffit pas d'avoir trouvé le « sens œdipien » de quelque comportement pour prétendre avoir fait un travail d'analyse ?

L'analysant a besoin de temps pour apprendre un peu à la fois, « sur le tas », son métier d'analysant, pour accepter que l'inconscient ne se manifeste d'abord qu'en quelques signifiants « épinglés » à travers l'écriture continue de sa propre parole, une écriture à déchiffrer ensuite dans les aléas du transfert. Et s'il y a parfois une « lune de miel » avec l'analyste, ce n'est pas là que se fait véritablement le travail de fond. Il faut ici laisser le temps au temps, savoir goûter au silence dans une séance, ne pas s'affoler devant l'inattendu, accepter de laisser venir l'angoisse, la terreur, le vide, voire des moments de dépersonnalisation, faire confiance à l'après-coup de la séance, ne pas se désoler d'un acte manqué mais plutôt s'en réjouir. La durée de l'analyse, la fréquence des séances et leur régularité, si difficile à établir de nos jours, ont bien des avantages, elles facilitent l'analyse du transfert, permettent à l'analysant de mieux supporter les moments de désêtre ou de déréliction qui se produisent notamment lorsque la régression dans le transfert aborde les traces mémorielles des premiers temps de la vie. Peuvent surgir alors des « envies d'arrêter ». Il faut à ces moments-là que l'analyste soit présent, attentif, dans des séances suffisamment rapprochées, pour que soit supportée par l'analysant cette rencontre avec un « néant » que l'analyste ne veut pas combler et qui n'est pas seulement du « non-dit ». Il est souhaitable que l'analyste soit passé lui-même par ces moments-là pour que s'énonce cette écriture originaire à travers l'identification projective ou le déploiement de fantômes transgénérationnels surgissant d'on ne sait où, y compris chez l'analyste.

S'il est exact qu'une analyse se continue toute la vie, bien au delà de « la fin de l'analyse », encore faut-il que le travail y ait été poussé le plus loin possible dans le transfert. L'épreuve intérieure la plus pénible, celle que les analysants, ex-analysants, mais aussi la plupart des analystes doivent affronter durant leur vie est celle de la « répétition » qui surgira à partir des aléas de l'existence. En effet l'écriture des premiers temps de la vie psychique se renouvelle partiellement durant l'enfance, mais les déchirures initiales sont si tenaces qu'elles se ravivent dans certaines circonstances et peuvent alors ne pas trouver de mots pour se penser, se dire, et s'élaborer. La psychanalyse ne procure aucune invulnérabilité. L'élaboration faite antérieurement permet seulement de l'affronter et d'en sortir avec un surcroît de « savoir ». Nous sommes tous faibles à des degrés et sous des angles divers, ceci est inhérent à notre condition humaine. Lorsqu'elles sont surmontées petit à petit, ces zones d'intranquillité donnent à l'analysant-analyste une force supplémentaire et la possibilité d'aider l'autre dans les mêmes circonstances, au niveau de ces zones muettes d'où sourdent ensemble les pulsions de mort et de vie, celles à partir desquelles s'est constitué « l'infans » dans sa complexité et sa singularité.

Le désêtre peut être le motif initial d'une demande d'aide en forme d'appel au secours massif, urgent, accompagné d'une tentative de suicide ou d'un passage à l'acte compulsif. L'analyste pris au dépourvu peut considérer qu'il n'est pas encore temps pour engager l'analyse et qu'il vaut mieux attendre des jours meilleurs, mais il peut aussi considérer qu'il se trouve placé dans l'œil du cyclone, et accepter dans l'urgence de consolider ce qui tient encore en intervenant au mieux de ses intuitions. Car contrairement à ce que la raison voudrait nous faire croire, ni l'enfant, ni l'adulte n'aiment spontanément se débarrasser de ces lieux psychiques mémoriels d'écriture originaire. Ceux-ci sont des réservoirs énergétiques inépuisables, avec une mouvance pulsionnelle de vie, mais aussi de mort. Ils

restent clivés dans la personnalité et ne demandent qu'à se réactiver dans certaines circonstances, nourrissant alors la jouissance par des fantasmes sexuels éventuellement sadiques ou masochiques, de soi à soi. C'est là que s'enracine le « noyau mélancolique » de chacun, plus ou moins abordable, véritable ombilic de la personnalité. La résistance à l'analyse, le refus ou la fuite devant la possibilité de l'explorer, s'originent dans une volonté de garder intactes ces zones de jouissance morbides que la société de consommation entretient soigneusement. L'aggravation de la symptomatologie dans les longs suivis d'analyse indiquent parfois que la relation transférentielle approche de ces zones d'ombre et d'effroi.

Une collègue m'a donné à lire le livre d'un poète norvégien, Tarjei Vesaas, qui rend bien compte à sa manière de ces moments tragiques. Ici l'écriture du poète se distord elle-même pour en rendre compte, à l'image de celle de Beckett. Elle fait bien entendre la profondeur de l'éprouvé, cette désorganisation de la pensée, en deçà du miroir, cette traversée du désert qui ne laisse jamais l'analysant indemne lorsqu'elle est surmontée. Il s'agit de *La barque le soir* de Tarjei Vesaas². En voici quelques extraits : (page 73) « *Se pencher sur l'eau et les miroirs. Ils scintillent et détruisent. Glisser vers la vase ? Ne pas penser. [...] Se pencher et penser. En tout cas, essayer de penser. Cela ne va pas. Ce ne sont pas des pensées. [...] Le visage est déformé maintenant, en tout cas. Tordu et peu ressemblant, près des accidents qui sont survenus comme des avalanches, là derrière, là où il a passé la moitié de sa vie. En fait que s'est-il passé ? Il rencontre ses propres yeux effrayés, là, en bas. Se pencher un peu plus. Rencontrer un œil qui dise : viens! [...] Ce n'est plus son œil qu'il voit là, en bas, c'est un œil en éclats qu'il voit, et cela paralyse d'importantes voies de communications chez lui. [...] Ses pensées s'enlacent pour former un chaos sans espoir. Il se laisse glisser, effrayé que son visage se soit dispersé alors qu'il regardait. [...]* » Je laisse chacun découvrir éventuellement la suite du texte, par quel enchaînement dans l'histoire le sujet va se relever. Il conclut : « *[...] On n'en parlera pas de longtemps, mais il y a un ordre pour finir. [...]* ». C'est cet ordre différent qu'une analyse peut amener à trouver, au prix de crises successives, résultat toujours incertain d'un long travail qui se réalise de part et d'autre, analysant et analysé, et qui met à jour une histoire singulière reposant sur des indices probants et non la Vérité.

La dispute entre théoriciens ne manque jamais de surgir sur ce qu'est la psychanalyse, sur ce qu'elle est « vraiment », sur ce qu'elle devrait être. Chacun tient mordicus à ce qu'il a observé, ce qu'il a compris, ce qu'il estime juste. La polémique peut apparaître ridicule mais elle n'est pas vaine. Elle a au moins l'intérêt de souligner que la psychanalyse n'est pas *une*, qu'elle ne peut pas être qu'*une*, que son entièreté est composite, bigarrée, hybride, fragmentaire, fantomatique, sans cesse en perte avec elle-même et sans cesse de retour sur elle-même pour peu qu'on lui laisse sa chance dans un monde qui ne cesse d'évoluer. Mais alors *quelle* psychanalyse promouvoir ? Et pour quoi faire ? Pourquoi est-elle venue à nous, via Freud, à un certain moment de l'humanité ? Va-t-elle disparaître corps et biens pour laisser place à une société sans âme, sans autre destin que la consommation ? A-t-elle encore une chance ?

Il y a certes un début et une fin à cette relation étrange qui se noue dans l'analyse entre deux êtres (deux « étant » ?, deux Sujets ?), à cet espace hors limite de temps qui s'ouvre entre deux oreilles, l'une qui se cherche et qui demande, et l'autre qui, outre le fait de se chercher elle-même, cherche à entendre l'inouï de l'autre, à découvrir un peu à la fois le langage de l'autre, son écriture propre, à la fois ce qu'il dit et ce qui n'est pas dit, le manque à son discours, l'absence, l'oubli, le déni, l'entre-les-lignes. Et cette attention que

2 Tarjei Vesaas, *La barque le soir*, Ed. Corti 2012

certains vivent comme une perte de temps a des répercussions sur le plan social et politique.

La psychanalyse n'est pas la seule à mettre l'accent sur le respect et l'écoute de la parole singulière, sur les conditions d'émergence du « désir », sur l'importance et l'inéluctabilité des « pulsions de mort » et du « Mal », mais par son accès privilégié à l'inconscient, elle ouvre d'autres pistes, elle vise à déconstruire les cryptes familiales et patriotiques, et elle contribue naturellement à la promotion d'une société *différente*. Les écritures du singulier et du collectif s'interpénètrent, et de ce fait les analystes et les analysants diffusent un savoir fort singulier dans une époque différente de celle de Freud.

La psychanalyse et la démocratie se pleurent l'une l'autre dans leur infini inachèvement. La psychanalyse n'est pas un métier ordinaire, on y trouve ou on y met de la passion, la passion de la connaissance. Cette passion vient toute seule à mesure que se dévoile l'infinie complexité de ce qui nous anime et nous tue, et la nécessité de penser les oxymores, ce que le monde politique a tellement de mal à intégrer surtout aux veilles d'élection et qu'il préfère souvent dissiper pour accéder au pouvoir. A l'inverse, la psychanalyse les souligne et se contente de dessiner quelques traits autour de ce que nous voyons et ne voyons pas, sur ce que nous ne pouvons ni voir ni savoir avec exactitude, mais qui vient pourtant se compléter en nous. Et ceci est fabuleux.

(29 janvier 2017)